

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 4

Artikel: Le canard
Autor: Ozaire, Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-220847>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE SENS DES MOTS

A une exposition particulière de peinture, un visiteur s'avance souriant vers le peintre et, en le saluant respectueusement, lui demande d'un ton encourageant :

— Alors, cela marche les affaires ?

Le peintre, l'air profondément scandalisé, lui répond, la main sur le cœur :

— Ah ! pardon, monsieur, vous vous méprenez sans doute ! L'Art ne connaît pas ce que vous appelez les affaires.

Le visiteur, en esquissant un sourire malicieux, ajoute :

— Allons, allons, mon cher monsieur, je gage que ce qui vous occupe le plus ici, c'est évidemment l'art de vendre et de bien vendre, cet art étant, par le temps qui court, certainement beaucoup plus difficile que l'art de peindre !

— Vous avez raison, mais cela ne s'appelle pas, chez nous les peintres, s'occuper d'affaires, puisque, comme vous le dites, vendre est un art et un art excessivement difficile.

Le visiteur tourne les talons et s'en va en grommelant :

— Merci de la leçon. Vous me rappelez fort à propos que dans le langage également l'habit fait le moine ! Il y a peintre et peintre, art et art, oui, vraiment, tout dépend de leur signification.

Aimé Schabziger.



FONCTIONNAIRE CONSCIENCIEUX

LOUIS, le fils au borgne, était un pauvre ouvrier de campagne, plein de bonne volonté et qui ne boudait pas à l'ouvrage. Malgré cela, il avait bien de la peine à élever sa nombreuse famille : sept gamins et une fille. Il était locataire de la commune et pour trente francs par mois, était logé tant bien que mal, avait un petit écurie, un coin de remise et de grange, un bout de pré et de jardin. Il avait encore un poulailler et des poules, un bon cochon au « boiton », des lapins et deux bonnes chèvres qui fournissaient le lait à la maisonnée. Chaque année, ses deux chèvres lui donnaient de quatre à six petits qui étaient vendus en bas âge et dont l'un était sacrifié pour faire un repas de sorte en famille. Un beau jour, la plus belle de ses chèvres mit bas trois petits dont deux chevrettes et un bouc. De prime abord, on décida que le bouc serait occis en son temps, qu'on élèverait une chevrete et qu'on vendrait l'autre. Gédéon, c'est ainsi qu'on avait baptisé le bouc, né malin, s'était de suite révélé intéressant. De pure race, plein de vie et de bonne humeur, il était herdebode de A à Z. Il plut tant et si bien à son entourage qu'on décida, au plus grand désespoir d'une des chevrettes, que ce serait à elle à qui on ferait passer le goût du regain et que Gédéon serait élevé. Il grandit et prospéra tant et si bien en vie, en beauté et en force, qu'à dix lieues à la ronde, on ne parlait que de lui.

Quand il eut l'âge, il prit ses fonctions au sérieux et en trois ou quatre ans mit son propriétaire plus qu'à l'aise. Louis put s'acheter une petite maison, du terrain et le bien-être entra désormais dans sa famille. Tout cela n'avait pas été sans faire des envieux, même des jaloux. Quantités d'acheteurs se présentèrent et durent battre en retraite devant le refus catégorique du propriétaire.

La commune était pauvre. Son petit territoire, ses habitants peu nombreux ne lui permettaient pas de trouver le luminaire nécessaire à la marche normale de son administration. Il fallait souvent se cotiser pour payer le régent qui coûtait cher en diable, et cette situation n'était pas faite pour mettre de bonne humeur les responsables de l'endroit.

Un samedi, en assemblée de municipalité, après une discussion orageuse qui avait pour éternel objet la situation financière de la commune, le directeur des domaines, Auguste du bas du village, proposa, dans un exposé plein d'esprit et d'à-propos, d'acheter Gédéon. Pour commencer, cette idée parut osée, mais quand on l'eut retournée cinq ou six fois, elle fut jugée propre à rétablir éventuellement l'équilibre financier de la commune. On nomma immédiatement une commission qui fut chargée d'aller négocier l'achat du précieux animal. Ça n'alla pas tout seul, car à côté de l'intérêt qu'il représentait pour sa famille d'adoption, il y avait la reconnaissance qu'on lui devait et Louis n'était pas un ingrat. On lui fit comprendre que c'était en somme une affaire patriotique et qu'on y mettrait le prix. On lui en dit tant et si bien, qu'il se laissa faire et que Gédéon devint du jour au lendemain propriété de la commune. Il fut logé chez le syndic, étrillé aux pommes et nourri, mes amis !... On n'attendit plus que les clients et ils ne tardèrent pas à se présenter, seulement voilà !... Gédéon n'en voulait plus battre un coup et se refusait à toute fonction.

Nos municipaux aux abois, convoquèrent une assemblée de municipalité extraordinaire pour discuter de la situation intolérable qui leur était faite par la grève, on peut l'appeler ainsi, de notre Gédéon. D'un commun accord, on décida de l'interroger et il fut amené en séance. Chacun lui posa deux ou trois questions et monsieur le syndic, après l'avoir tancé comme il convenait pour son inexplicable conduite, le somma de se justifier.

Gédéon ne se fit pas prier et dans un langage à lui, mais qui fut très bien compris de ces messieurs, leur tint ce discours :

« Monsieur le syndic et Messieurs, quand j'étais ouvrier, c'était tout naturel que je travaille, mais comme je suis devenu fonctionnaire, j'estime avoir le droit de me reposer.

M. Chamot.

A propos d'homéopathes. — Une amusante anecdote, bien peu connue :

Un jour, Hahemann, le véritable fondateur de cette école médicale, reçut la visite d'un riche lord venu d'Angleterre pour le consulter, et, sans écouter les explications du malade, se mit à l'examiner pendant quelques instants, puis, lui passant un flacon sous le nez :

— Respirez ! dit-il. Bien. Vous êtes guéri.

L'Anglais, visiblement surpris, lui pose cette question :

— Combien vous dois-je ?

— Mille francs, répond le docteur.

L'insulaire, très calme, tire de sa poche un billet de cinquante livres, le passe sous le nez du docteur et dit :

— Respirez !... Bien... Vous êtes payé.

Et il sortit avec dignité.

LE 24 JANVIER 1798

VOILÀ, une fois de plus, l'anniversaire de l'indépendance du « Pays de Vaud », comme on disait en 1798. C'est donc le moment de relire quelques-unes des pages, — pas toutes, il s'en faut — de cette Révolution qui s'harmonise si bien avec le naturel des habitants, peu enclin à donner des coups ou à en recevoir. Ils préférèrent subir pacifiquement une occupation militaire, faite, il est vrai, pour leur bonheur. Est-ce à dire que les chefs des patriotes n'avaient pas de nerf ? Absolument pas. Il suffit de citer en dehors de Frédéric-César La Harpe, à Paris, le grand animateur de l'opération, les noms de Monod, Muret, Cart, La Fléchère, Glayre, Pidou, mais notre énumération risquerait d'être incomplète, et nous préférons en rester à ces premiers noms qui sont venus sous notre plume. Aussi bien ne s'agit-il pas de célébrer des hommes, mais un événement dont tous les Vaudois devaient bénéficier. Oh ! il est bien entendu que le nouveau régime n'apporta pas un bonheur parfait, — quel régime peut se vanter de l'établir ! Cette révolution des idées, par exemple, n'enrichit pas matériellement le pays. Les fonctionnaires ne roulèrent pas sur l'or. Il

fallut même patienter joliment pour recevoir ce à quoi l'on avait droit. L'emprunt Ménard avait drainé le pays, les caisses étaient vides. Les pasteurs, professeurs et régents pâtissaient particulièrement de cette situation. La Révolution ne les avait licenciés ni les uns ni les autres. Elle continuait même à les traiter sur la base des anciens prix. Seulement, il y avait pas mal d'arrérages. Une chose cependant ne faisait pas défaut : le vin. Les « pensions » des pasteurs, professeurs, régents, se payaient en espèces et surtout en céréales, on n'est jamais en retard pour la livraison du vin. Les pasteurs ayant été avisés qu'ils pourraient dorénavant, s'ils le désiraient, recevoir l'équivalent en espèces, préférèrent généralement prendre livraison des fustes et en vendre le contenu eux-mêmes, comme ils le faisaient du froment, du seigle, du messel, des gerbes de paille, qu'ils recevaient. Et puis, il fallait transporter tout cela. Qui devait payer ? Il y avait des réclamations. En voici une, que transmet à la Chambre administrative le receveur de Romainmôtier :

« Les divers pensionnaires assignés sur les Dimes des Montagnes vous accablent de pétitions pour que leurs pensions leur soient conduites chez eux dès les greniers d'ici... »

« Par votre arrêté du 19 novembre 1798, il paraît que le citoyen pasteur de Bursins exige que ses graines lui soient conduites à sa cure. Permettez-moi de vous observer que cette pension est de la même nature que tant d'autres et en particulier celui du Chenit, pays dont les chemins sont impraticables six mois de l'année, qui l'a fait chercher ici malgré une distance de cinq grandes lieues, sans se plaindre... »

Mais au 24 janvier, tout le monde était à la joie : les pasteurs n'avaient pas hésité à adhérer au nouveau régime. Il leur avait été enjoint du reste, dans la liturgie, de prier non plus pour L. L. E. E., mais pour les autorités constituées parmi nous, tout comme aujourd'hui.

L. M.

Mot d'enfant. — C'était à la campagne, à B..., dans les environs de Paris.

Le garde champêtre voit, près d'un pommier, un petit garçon qui tient une pomme dans la main.

— Eh ! là-bas, mauvais drôle, lui cria-t-il, que fais-tu ?

— M'sieu, répond l'enfant, je voulais remettre sur l'arbre cette pomme, qui est tombée.

LE CANARD

LE canard est un des êtres les plus parfaits de la création ; au point de vue de la perfection, il passe avant l'homme ; ça vous étonne ? Je m'explique. Le canard est, en effet, une des seules créatures qui puissent se mouvoir dans tous les éléments ; il marche, court, nage et vole ; faites en donc autant, chers lecteurs et aimables lectrices ! Vous voilà forcés de convenir de la supériorité du canard sur notre pauvre humanité !

Le canard, quoique conscient de cette supériorité, est un animal modeste, paisible, mais farceur ; il a toujours l'air de sourire, d'un de ces sourires énigmatiques, comme celui de la Joconde.

On prétend, généralement, que le canard ne pond pas, mais qu'il laisse ce soin à la cane, sa femelle ; c'est une grave erreur ; et, la preuve que le canard pond, c'est qu'il fait des coquilles : il n'est pas de jour où vous ne rencontriez de ces coquilles, en lisant votre journal !

Il y a plusieurs variétés de canards : le canard sauvage, fouleu ou maréche ; le canard domestique, Rouen, Pékin ou Alesbury ; et, le canard de Rédaction, ce dernier le plus généralement répandu.

Alors que le canard sauvage vit sur nos lacs et nos marais, le canard domestique, dans nos basses-cours, le canard de rédaction s'élève dans les imprimeries. C'est la variété de canard qui rapporte le plus, mais qui donne aussi le plus de travail. Ces canards-là, comme les canards sauvages et domestiques, aiment à barbotter ; mais, ce n'est, ni dans l'eau claire des lacs, ni dans l'eau

trouble des mares, c'est dans quelque chose de plus boueux encore, la politique.

J'ai dit plus haut, que le canard est farceur ; c'est surtout à l'approche des fêtes de fin d'année, que l'on rencontre ces sympathiques canards pleins de farce, rencontre qui n'a, du reste, rien de désagréable !

Il paraît que certains canards rient et chantent ; je n'ai jamais eu l'occasion de vérifier cela, mais je n'en doute pas, car, j'ai entendu, l'autre jour, une très respectable dame qui disait : « Mon canard rit, chante très bien ! »

La femelle du canard s'appelle cane, le petit du canard est le canari !

Quoiqu'on en dise, le canard est toujours muet, la cane seule (il en est de même de l'espèce humaine) péroré bruyamment, surtout lorsqu'elle est en compagnie de ses semblables.

Avec les plumes des canards, on fait de l'édréon, car ces plumes, douces et légères, ne ressemblent en rien à la plume des journalistes dans les périodes d'élections !

On entend dire, quelquefois, en parlant d'une demoiselle, qu'elle a un cou de cane (ne pas confondre avec coup de canne) lorsqu'elle a une mi-gnonne encolure !

Le canard est un de ces animaux qui sortent de la banalité ; lorsqu'on se donne la peine de l'étudier, on lui découvre une foule de qualités remarquables et insoupçonnées qui le rendent intéressant et sympathique au suprême degré. Lequel d'entre vous, chers lecteurs, peut-il dire, la main sur le ventre, qu'il n'aime pas le canard ? !

Pierre Ozaire.

Un bon bouillon. — Un gascon dit à l'hôte, en arrivant à l'auberge :

— Faites-moi cuire un œuf à la coque pour mon souper, et avec le bouillon vous ferez de la soupe pour mon domestique.

— Oh ! dit l'hôte, le bouillon ne sera pas gras.
— Eh bien, dit le Gascon, mettez deux œufs, je les mangerai bien.

LE FEUILLETON



LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE. (Suite).

Ce soir-là, d'ailleurs, nulle question délicate ne pouvait provoquer sarcasmes ou récriminations. Rien de menaçant dans l'atmosphère communale, ni projet d'emprunt, ni excès d'impôts, ni dépenses imprévues.

Les municipaux entrèrent, à la queue leu leu, Marc-Antoine le dernier. Leur table était réservée au fond de la salle, à gauche, non loin du comptoir d'où l'aubergiste, Pierre Duplan, aimait à écouter les dires de ces messieurs et à surprendre, si possible, quelque nouvelle profitable. Petit, l'œil très vif, fureteur et gai, il avait des mouvements souples, une démarche qu'on entendait à peine, et semblait éternellement au guet, comme un chasseur à l'affût. Rire rapide et presque silencieux ; sourire narquois ou flatteur, selon les nécessités du moment ; poignée de main protectrice, bon enfant ou respectueuse, selon le personnage auquel il l'offrait ou dont il en était honoré ; Pierre Duplan, larbin revenu de loin, avec pas mal d'écus, avait tout pour réussir comme aubergiste, et il réussissait.

A l'arrivée des clients attendus, l'aubergiste se précipita vers la table réservée et l'essuya d'un magistral coup de torchon, puis, d'une voix claironnante, comme s'il eût commandé à une armée de laquais et de chambrières, il appela :

— Maedeli !

De tous temps, le canton de Berne avait fourni des servantes aux tenanciers de la « Croix Blanche ». C'était une tradition presque séculaire. Et de tous temps, aussi, les clients, dédaignant le nom personnel de ces filles, les avaient appelées du mot générique « maedeli » en allemand suisse. Dans le village, ce mot signifiait, pour chacun, la servante de l'auberge et pas une autre, alors que nombre de maedeli, venues de Frutigen, de Bolligen, de Diemtigen ou d'ailleurs servaient dans les hôtels et pensions de la vallée.

— Maedeli ! répéta le pintier, deux litres de bon vieux et tout ce qu'il faut pour boire.

Il rit, guettant du regard une approbation qu'il ne

trouva pas. Depuis cinq ou six ans que la même phrase égayait son auteur, les Fiermontais avaient eu le temps de s'en lasser. Elle ne produisait plus d'effet. Pierre Duplan fit une pirouette, et Maedeli ayant posé sur la table bouteilles et verres, il les remplit lui-même avec grâce.

— Voilà, messieurs, à votre santé !

Si maître Duplan avait modernisé son auberge pour lui donner l'apparence d'un hôtel de touristes, s'il avait ajouté à l'antique croix de fer suspendue au-dessus de la porte, une inscription en lettres dorées qui courrait sur la façade ; s'il avait créé au premier étage, un salon, au rez-de-chaussée, une salle à manger et un « tea room » — restauration à toute heure, en revanche, il s'était gardé de trop modifier la salle à boire. Pour conserver la clientèle du village, il fallait aussi conserver un peu de l'ancienne pinte. Les nouveautés effarouchent les vieux montagnards. Donc la chambre basse, au plafond à solives, aux murs recouverts d'un papier chamois clair à bouquets chocolat, au plancher de sapin quelque peu raboteux, avait été respectée. Et, avec elle le mobilier, les tables de noyer, les escabeaux, le comptoir garni de ses sirops et de ses liqueurs. On affichait, comme autrefois, sur des publications militaires, des horaires, des avis de ventes et des avis du préfet annonçant que l'entrée des cabarets était interdite à tel ou tel ivrogne du district. Trois tableaux : un « Guillaume Tell » passant devant le chapeau de Gessler, un « Winkelried » embrassant les lances autrichiennes, un « Général Dufour » entouré de son état-major, vaste chromo avec légende explicative des noms et grades, ornaient les parois. Tout cela était vieux et familier. En revanche, l'antique lampe à pétrole dont la fumée malodorante avait, pendant de longues années, noirci le plafond, était remplacée par un modeste lustre électrique à trois ampoules. Mais cette lumière crue s'harmonisait mal avec le lieu et les choses. Elle en accentuait la vétusté, elle insistait sur sur les éraflures du papier chamois, elle soulignait la naïveté des lithographies historiques et l'attitude un peu raide des officiers fédéraux. Un anachronisme, cette lumière. Telle l'image d'un brave montagnard en blouse, en pantalon de mi-laine coiffé d'un vieux feutre, mais qu'une fantaisie grotesque eût chaussé d'escarpins vernis.

Jaques Bolle entra.

— Bonsoir à tous.

Il n'avait plus la mine renfrognée de l'après-midi, au four banal. Souriant, goguenard, il alla s'asseoir à sa table accoutumée où, déjà, l'ancien régent Greyloz, l'ancien syndic Monod, l'assesseur Turel et deux ou trois autres buvaient chopine, les uns lisant les « papiers », les autres fumant en silence dans leurs courtes pipes. Maedeli, bien stylée, apporta, devant le fournisseur, les deux décis habituels. Tout guilleret, Jaques Bolle remplit son verre et en savoura le contenu avec un plaisir de dilettante. Mais, en buvant, il avait levé les yeux et regardait la paroi, en face. Presque aussitôt il reposa son verre à moitié vide et explora, d'un coup d'œil les quatre murs de la salle. Ayant, enfin, acquis une certitude :

— Eh ! pintier, cria-t-il, tu les as fichus au bloc tes généraux ?

Sans répondre, Pierre Duplan lui fit signe de se taire, en même temps qu'il désignait du geste le vieux régent Greyloz absorbé dans la lecture du « Conteur ». Mais Bolle ne comprit pas ou ne voulut pas comprendre :

— Tu es sourd ? Je te demande ce que tu as fait des généraux.

A cette question, répétée avec une insistance hostile, tous levèrent la tête. A la place où, la veille encore, Guillaume-Henri Dufour caracolait à la tête de ses officiers, une grande image entourée d'un cadre trop doré, trop clinquant, d'un goût absurde, faisait tache claire sur le papier chamois. Cela, représentait une construction gothique, très compliquée, riche en clochetons, en gargouilles, en sculptures, en ogives et en dentelles de pierre : l'abbaye de Larsens, en Normandie, transformée en fabrique de liqueurs. Au dessus, dans un cartouche prétentieux, deux portraits et un flacon ventru : le fondateur et le directeur de l'usine, montant la garde aux côtés de leur produit : « La Dominicaine ». Pierre Duplan avait remplacé le tableau historique par une vulgaire réclame de distillateur.

Jaques Bolle, qui s'était levé et contemplait ce chef-d'œuvre ricana en montrant les effigies :

— Le père, le fils et l'esprit de vin.

Cela, certainement manquait de finesse, mais on eût ri quand même, si, lentement le régent Greyloz, lui aussi, n'avait quitté sa place. On le respectait infiniment. Octogénaire, il vivait, à Fiermont, de sa petite retraite et de ses économies, après quarante ans de fonctions au village. Les méthodes nouvelles, qui

le déroutaient un peu, l'avaient obligés à se retirer. Il y a quelques années auparavant. Et maintenant s'il regrettait son labeur d'autrefois, ses regrets étaient du moins, sans amertume. Il parlait de sa carrière avec le sourire calme et triste de ceux qui parlent d'une personne qu'ils ont beaucoup aimée et qui n'est plus.

Gravement, le régent Greyloz s'approcha du tableau, ajusta ses lunettes rondes et regarda. Il y eut, dans l'auberge, un grand silence. Chacun savait que le vieillard affectionnait particulièrement l'image exilée, ce général sous les ordres duquel il avait servi en cinquante-six. Chacun savait qu'au refrain de « Roulez tambours ! » il redressait sa taille et enflait sa voix. Souvent, il stationnait pendant quelques secondes devant la chromo de l'auberge ; et c'était même surprenant qu'il n'eût pas découvert la substitution.

(A suivre).

G. Héritier.

Royal Biograph. — C'est donc cette semaine que se dérouleront sur l'écran du Royal Biograph les trois derniers chapitres du retentissant succès **Fanfan-la-Tulipe**, premier cavalier de France, le merveilleux cinéroman de Pierre Gilles, publié actuellement en feuilleton par la « Tribune de Lausanne », qui fait admirer une fois de plus la finesse de la production cinématographique française. Tous les jours, matinée à 2 h. 30 ; soirée à 8 h. 30 ; dimanche 23, deux matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Vu l'immense succès remporté par le film **La Veuve Joyeuse**, au Théâtre Lumen, et afin de donner satisfaction aux nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de place la semaine passée, la Direction du dit établissement annonce pour cette semaine les dernières représentations de la célèbre opérette de Franz Lehár. Pour ces dernières représentations, également, le film sera accompagné de l'adaptation musicale spéciale, qui fait grand effet, exécuté par l'orchestre renforcé du Théâtre Lumen. Avis donc aux retardataires et à tous les amateurs de spectacles cinématographiques de tout premier ordre.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !

Un Cordial Vaudois

à base d'œufs frais et crème

Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Exigez partout

„ Un Berger “

Apéritif anisé

Concessionnaires et fabricants pour la Suisse :
BLATTER & DUBOIS, Lausanne



Examen de la vue

et conseils gratuits

Emile TREUTHARDT, Opticien-Spécialiste
Rue de Bourg, 28, Lausanne Tél. 45.49
Se rend dans toutes les localités du canton.

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE

Atelier spécial de Réparations de Montres, Pendules et Réveils en tous genres

Elie MEYLAN

Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelconque, un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.